

Malaisie

Autor(en): **Fauconnier, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **11 (1943)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-567339>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

MALAISIE

par Henri Fauconnier

Nous vous transcrivons ci-après quelques passages du roman „Malaisie“, d'un beau livre sur une amitié profonde, qui se passe dans un pays lointain aux moeurs fins et étranges. C. W.

Les deux amis —

„Je voudrais, Rolain, te demander“

Une sorte de pudeur m'arrêta.

Rolain me considéra un moment.

„Tu es drôle, dit-il. Tu as encore des réticences. Tu te lances dans le vide; et puis tu ravales ton fil comme une araignée. C'est une injure d'hésiter quand on parle à un ami.

— Cette question était absurde, inutile. Mais malgré moi, j'ai parfois un doute

— Alors, c'est qu'il est justifié.

— Non, c'est impossible. Je sais bien . . .

— Tu sais?

— Je sais bien, repris-je avec effort et conviction, que le jour où tu es venu au Club de Kuala Paya, tu ne m'avais pas reconnu.

— Je t'ai reconnu tout-de-suite, dit Rolain.

L'araignée imprudente tournoie dans le vent au bout de son fil . . . Il m'avait reconnu. Le regard droit que j'avais d'abord rencontré était un regard lucide. Lucide mais impassible. Indifférent. Si je ne l'avais pas appelé, Rolain serait reparti sans avoir fait dix pas pour venir jusqu'à moi. Qu'est-ce que cet homme qui se dit mon ami? Il me subit. Ou il m'utilise. Le fil s'est rompu.

„Voilà, c'est fini, me disais-je. Je m'en vais. Faut-il dire encore quelque chose! . . . Demain je lui écrirai. Je retournerai travailler chez des anonymes qu'on ne peut ni haïr ni aimer . . .“

„Je me souvenais très bien, reprit Rolain, de ce petit soldat éploré; révolté, qui se disait indifférent à la mort comme à la vie et qui désirait ardemment mourir et désespérément vivre. Je le gardais au fond de moi, avec quelques autres. Je ne me demandais pas où il était puisqu'il était là. Quand je t'ai vu vivant hors de moi même, j'ai éprouvé une émotion délicieuse, mais pas plus délicieuse que si j'avais appris à cette minute, que tu étais mort.

— Tu es effrayant, Rolain, m'écriais-je. Il faut n'aimer que soi pour dire de telles choses.“

Il eut un geste découragé.

— N'as-tu pas encore compris, dit-il lentement, que si je vis dans la solitude, c'est qu'au contraire j'aime trop ceux que j'aime? Tu ne devrais pas m'obliger à expliquer cela. Il continua, comme se parlant à lui même:

„Il y a des oeuvres si pures, si étranges, qu'à leur contact on est, on peut dire, hors de soi. Il ne faut pas se substituer à elles. Apprendre par coeur, ce n'est qu'arracher lentement de son coeur . . .

— Tu vois bien que c'est à toi que tu penses, répliquais-je. Tu

me connais trop, tu es désillusionné. Ça ne m'étonne pas. Mais moi, je préfère n'être pas mort.

Je ne voulais pas lui laisser le temps de répondre :

„Ecoute. Quand je suis parti pour la guerre, je ne pensais qu'à tuer de l'ennemi — l'allemand. Mais ensuite, quand notre mitrailleuse faisait son hideux rafflement, je pensais que Goethe ou Schumann était peut-être là-bas, en face.

— Tu étais un mauvais soldat, je l'ai bien compris.

— Pas du tout. J'étais

— Comme tu voudras. Il n'y a que les bons ou les mauvais soldats qui soient intéressants. Tout le reste aurait pu être tué sans dommage. Mais alors la terre était dépeuplée.

— Revenons à la question, disais-je. Tu t'égares. Est-il indifférent que Goethe et Schumann meurent avant d'avoir donné leur oeuvre ?

— Ce n'est peut-être pas indifférent pour nous, concéda Rolain, mais ce n'est que partie remise. Le temps perdu ne compte pas dans l'éternité.

— Ça suffit, Rolain. Je crois te comprendre. Moi aussi, j'ai eu peur de te revoir. Mais ce n'était qu'une impression confuse . . . Je n'aurais pas osé te le dire

*

Il m'arrivait, sitôt le travail terminé, de monter de la plantation chez Rolain sans passer par mon bungalow.

— Tu sens le planteur, disait Rolain. Vas nettoyer tous ces sueurs.

La salle de bains de Rolain était une pierre plate où tombait l'eau d'une source, captée dans un bambou. On n'avait qu'à descendre quelques marches conduisant au ravin et se mettre sous le jet. Éclaboussé d'eau et de soleil filtré, j'étais comme pris dans un arc-en-ciel. Je m'y attardais longtemps, mu sous les palmes, j'en sortais, les muscles allégés, le sang purifié comme s'il eut été remplacé dans mes veines par le ruissellement de cette eau lumineuse et froide.

Smail m'apportait un Sarong (pagne malais), puis remontait préparer les boissons. Il y avait, à l'ombre de la véranda, des jarres poreuses où l'eau de la source gardait, avec sa fraîcheur, une saveur encore souterraine. Smail savait en apprivoiser la rudesse en y mêlant le jus onctueux des barbadines. Nous ajoutions à ce sérum un peu de genièvre ou de Kirsch.

„La goutte d'esprit dans la matière“, disais-je.

La goutte d'esprit . . . elle était dans ces longues causeries du soir. Vivifiante gymnastique intellectuelle qui, mieux qu'un massage, me guérissait de ma fatigue. Je donnait congé à mon corps. Je l'oubliais. Je le retrouvais ensuite, content, dispos, sortant tout neuf et comme transfiguré de son sommeil, comme d'une chrysalide.

Nous discussions longtemps. Parfois, retournant à mon bungalow après une de ces discussions, je trouvais tout à coup des arguments auxquels je n'avais pas pensé. A chaque tournant du sentier il en surgissait de nouveaux, droits et solides comme le fût des arbres qui m'entouraient.

„Voilà!“ Il ne peut rien répondre à cela...

La jungle s'assombrissait. Je n'avais que le temps d'en sortir avant la nuit noire.

Je descendais encore quelques degrés de ce chemin aussi raide qu'un escalier. J'apercevais là bas, entre les branches, les lumières sur ma véranda. Ha-Heck allume les lampes. Le dîner. Seul... Et alors, quand il était vraiment trop tard, je ne pouvais plus résister et je repartais en courant chez Rolain butant dans les racines et les termitières, accroché par les lianes épineuses, aveugle, haletant, des meutes de tigres à mes trousses.

„Le Tuan est brave“ — disait Smail en me voyant entrer. D'autres fois, lorsque je m'étais trop attardé et n'avais même pas essayé de retourner chez moi, c'est au milieu de la nuit, qu'il m'arrivait de reprendre les hostilités, si j'entendais Rolain remuer de l'autre côté de la mince cloison.

„Dors-tu?“

— „Non.“

— Ecoute. Je voulais te dire....

— Mon petit, tu te lèves à cinq heures, tu ferais mieux de dormir, objectait Rolain. Mais il venait tout de même, apportant des cigarettes, s'accroupir sur un coin de ma natte.

Je ne parvenais jamais à ramener la conversation tout à fait au point où nous l'avions laissée. Si je disais que je voulais épuiser une question, Rolain répondait que ce n'était pas la peine, que c'est elle qui nous épuiserait....

J'avais cru trouver en lui une doctrine, que j'aurais volontiers combattue et probablement adoptée. Mais je m'apercevais que c'était moi qui avais mis un enseignement dans les choses qu'il disait, comme je leur donne maintenant, en resumant nos entretiens, un tour sentencieux qui fait que je les reconnais à peine. Quand nous revenions au même sujet, son point de vue avait changé. Mais, tu m'a affirmé....

— Dans la conversation, répondait-il, il faut bien dire: Ceci est ou n'est pas. Mais l'affirmation humaine n'est qu'hypothèse. Toute croyance doit être provisoire.

Ainsi j'avais choisi un guide qui me conduisait à l'aventure dans une recherche sans but, et qui me perdait souvent en route. La seule chose qu'il ne me permit pas, était de tourner en ronde. Lorsque j'eus compris qu'il ne cherchait ni à me convaincre ni à m'éblouir, je devins plus docile. Je devins aussi moins susceptible parce qu'il était toujours sincère. S'il m'était arrivé de commettre, vis-à-vis de la main-d'oeuvre, quelque erreur de jugement que j'avais ensuite jugé stupide, j'en parlais à Rolain, il me disait: „C'est stupide“ — et je n'en étais pas offensé. Ainsi, peu à peu, s'affirmait notre amitié, car le signe de l'amitié, c'est de dire la vérité et de l'entendre.“

La Séparation —

Une grande lassitude m'envahit et je finis par m'assoupir. C'est dans un état d'étrange torpeur, comme un enfant qu'on tire au milieu

de la nuit de son sommeil pour le faire marcher, qui traîne des membres de plomb, qu'à l'arrivée à Boukit Sampah je me laissais conduire jusqu'à mon lit. J'y tombais. On remuait des flacons dans l'armoire qui me servait de pharmacie. On me pensa l'épaule.

„Tuan, disait quelqu'un, est-ce que mon Tuan va mourir?“

„Mourir? Oh! non, regarde, ce n'est pas profond, ce n'est rien.“ Il est seulement faible d'avoir saigné.

Soudain, du fonds de la nuit, un son inattendu, insistant, familier, monta. Cela pénétrait dans mes fibres, me pinçait au coeur comme fait la vibration d'une sirène de paquebot. Je crus sortir d'un long cauchemar: c'est l'appel de la trompe qui réveille les femmes pour la cuisson du riz. On s'agite là-bas, autour des cases. Il est temps de se lever. Le jour va venir. Le jour... Et voici qu'un frisson d'épouvante m'a secoué. Ce jour qui vient, il faut l'arrêter. Il faut faire taire cet appel de la vie... Je ne veux pas recommencer à vivre....

J'ai appelé Rolain. Il est venu, doucement, il s'est assis au bord du lit.

„Rolain, que vas-tu faire? Que vas-tu faire?“

Il n'a pas répondu tout-de-suite. Sa main est sur mon front, son regard fixe s'empare de mon regard. Quand il a vu que j'étais un peu plus calme, alors il a parlé. Il disait:

„Ne t'inquiète pas de moi. T'enquétais-tu de ce que j'allais devenir quand je te laissais, jadis, dans ton trou d'obus? Chacun à son poste... Il ne faut pas vouloir prolonger ce qui veut finir. Jadis quelques heures, maintenant quelques mois.... Une autre fois, peut-être... peut-être... Mais c'est sans importance, comprends-tu? Se quitter ce n'est rien quand ce n'est pas se lâcher, il ne faut pas que tu me cherches....“

Je sens que ce qu'il a dit est désespérant, intolérable, et pourtant cela m'apaise. Ma volonté est prise dans la sienne, je ne peux plus débrailler, je me sais désormais sans défense. Et comme dans les tranchées il m'avait parlé de la Malaisie, ici il me parle d'autres choses. D'autres choses.... Mais je ne comprends plus très bien. Je le suis, à travers l'espace, ou le temps, ou le néant, ou la vie, dans un je ne sais quoi où il semble qu'il y ait trop de lumière pour qu'on y voie clair... Alors j'ai fermé les yeux. Il n'y a plus, à côté de moi, qu'une voix toute proche, qui me pénètre, et puis, insensiblement, cela change, c'est une voix en moi, lointaine qui dit:

„Maintenant tu dors, ... dors ... dors.“

Chers camarades romands,

Comme vous avez déjà pu lire dans le numéro de décembre (c'est-à-dire ceux de vous qui lisent l'allemand), nous voulons vous rendre attentifs sur différents changements concernant notre journal. Pour ceux qui ne lisent pas l'allemand nous voulons le dire en français: